

Destins croisés *Vers la lumière* de Naomi Kawase

Catherine Lemieux Lefebvre

Volume 36, numéro 2, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88082ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux Lefebvre, C. (2018). Compte rendu de [Destins croisés / *Vers la lumière* de Naomi Kawase]. *Ciné-Bulles*, 36(2), 53–53.



Vers la lumière

de Naomi Kawase

Destins croisés

CATHERINE LEMIEUX LEFEBVRE

Misako travaille pour un organisme de soutien aux personnes malvoyantes pour lequel elle rédige des textes d'audio-description de films. Se consacrant entièrement à son métier, elle semble y trouver un refuge au récent décès de son père et à la maladie de sa mère, dont les périodes de confusion se multiplient. Nakamori, ancien photographe professionnel, doit apprendre à vivre avec une maladie dégénérative qui affecte irrémédiablement sa vision et l'empêche de pratiquer sa passion comme avant. Membre d'un groupe test, il assiste aux projections qui permettent de commenter les ébauches de Misako avant qu'elles ne soient officiellement enregistrées pour accompagner le film.

Dernier long métrage de la cinéaste Naomi Kawase, **Vers la lumière** met en scène deux êtres au destin troublé qui, réunis par le septième art, seront confrontés au deuil et à la nécessaire acceptation de leur condition. S'isolant dans leur douleur, ils trouveront chez l'autre le reflet de leur propre souffrance, mais aussi une source de consolation douce-amère. Bien que cette œuvre n'égalise pas celle, toute en retenue, des **Délices de Tokyo** (2015), Masatoshi Nagase parvient à incarner avec crédibilité

la détresse d'un homme aigri et désabusé qui se refuse à perdre la vue. C'est toutefois Ayame Misaki qui émeut par son interprétation sincère d'une jeune femme mue par un désir naïf de faire une différence dans la vie des autres. Filmant majoritairement ses personnages en plans rapprochés, la cinéaste favorise une proximité qui les coupe de l'environnement qui les entoure, ce qui donne aux spectateurs un accès direct à leur intériorité.

Si Kawase accorde toujours une importance considérable au travail de l'image, comme ce fut le cas dans **La Forêt de Mogari** (2007) et **Still the Water** (2014), entre autres, l'utilisation esthétisante de la lumière et de la couleur est ici poussée à son paroxysme. Alors que la direction photographique incarne les thèmes du film et les émotions des personnages, **Vers la lumière** est un hommage indirect au cinéma : art de la lumière qui se capte, se projette et s'imprime sur la rétine du spectateur, art qui ne peut exister que par la lumière. Le film gagne ainsi une richesse sensorielle qui magnifie le message qu'il sous-tend.

Alors que le photographe perd indubitablement sa capacité de percevoir la lumière et de la maîtriser pour l'impressionner sur pellicule, il perd aussi celle de voir les images de films, qui ne lui sont plus

désormais accessibles que par l'intermédiaire des mots de Misako. Et si le public peut comprendre l'importance de cette lumière, la présence constante des rayons du soleil qui rencontrent la lentille de Kawase et qui submergent l'image lui permet de la ressentir. Pour les spectateurs, la chaleur qui émane de l'image semble soudainement palpable, comme elle doit l'être pour les personnages qui la recherchent.

Malheureusement, à trop vouloir explorer la forme, Kawase en vient presque à noyer le récit de ses protagonistes. En effet, si les personnages s'incarnent dans la performance de leur interprète, certains passages laissent une impression d'incomplétude. Par exemple, une attention plus importante accordée au développement de la relation qui s'établit peu à peu entre Misako et Nakamori aurait permis de mieux justifier la naissance du sentiment amoureux qui s'ensuit — la tendresse ne menant pas forcément à l'amour.

Malgré tout, Kawase brosse avec sensibilité une esquisse des âmes humaines sujettes à l'errance. « Derrière le regard fixe de Jûzô brille un éclat de lumière. » Ainsi résonnent les derniers mots de l'audio-description que Misako a tant peiné à rédiger. Et bien qu'elle soit parvenue à rendre la vision du cinéaste et à émouvoir le public malvoyant qui assiste à la projection, ces mots résumant aussi le cheminement des protagonistes du film se dirigeant lentement vers la lumière. (Sortie prévue : 20 avril 2018) 



Japon-France / 2018 / 101 min

RÉAL. ET SCÉN. Naomi Kawase **IMAGE** Yasuhiro Ôta **Mus.** Ibrahim Maalouf **SON** Roman Dymny et Boris Chapelle **MONT.** Tina Baz **PROD.** Masa Sawada, Naoya Kinoshita et Yumiko Takebe **INT.** Masatoshi Nagase, Ayame Misaki, Tatsuya Fuji, Kazuko Shirakawa, Misuzu Kanno, Mantarô Koichi **DIST.** MK2 | Mile End